

Bernard Galand

Le Festin
de l'ombre

roman

Editions Amazon

LE FESTIN DE L'OMBRE

DU MÊME AUTEUR

Mélissa, Editions Lettres nouvelles
Maurice Nadeau, 1978
Prix de la Critique, 1978

L'Offense, Editions Denoël, 1999

La huitième invention, Editions Amazon, 2015

Le Silence, Editions Amazon, 2015

Le Manifeste du Sujet, Editions Amazon, 2018

LE FESTIN DE L'OMBRE

Bernard Galand

1ère édition aux Editions Denoël, 2000

Copyright © 2018 Bernard Galand

Tous droits réservés.

ISBN : 9781982943073

*Site internet :
www.bernardgaland.com*

Qui que tu sois, qui oses venir tout armé sur ces
bords, dis ce que tu cherches et n'avance pas.
C'est ici le séjour des Ombres.

VIRGILE, *Énéide*, Livre VI

Elle avait acheté des fleurs avant de venir, sans doute au marché qui s'agitait en bas sur le boulevard, et elle me les a tendues en penchant la tête. C'était la première fois qu'une femme m'offrait des fleurs, et j'étais tellement embarrassé avec mon bouquet que je n'ai pas su le disposer dans un vase avant de la prendre dans mes bras. D'ailleurs, je n'ai pas de vase. Alors j'ai essayé de l'embrasser en gardant toute cette végétation à la main, mais les feuilles et les pétales m'ont agacé le nez de manière irrésistible et j'ai dû me détourner pour éternuer comme un misérable. Au lieu de s'enfuir en courant, elle a été prise d'un fou rire et elle s'est serrée contre moi en disant que je la surprendrais toujours.

Moi aussi, elle m'avait surpris. Bien sûr, depuis deux semaines qu'elle venait à mon cours, j'avais remarqué ses yeux fixés sur moi. Ses yeux noirs qui ne cillaient pas et qui semblaient chercher quelque chose au bord de mes lèvres. Mais j'avais l'esprit ailleurs, j'étais préoccupé par la composition de mon cinquième roman, au point d'oublier les gens, même ceux qui faisaient semblant de m'écouter. Et puis j'avais l'habitude de voir des femmes s'installer pour quelque temps aux premiers rangs de l'amphi. Elles trompaient leur ennui en prenant une pose d'intellectuelle appliquée, de la même façon qu'elles trompaient leurs maris en poussant des soupirs exagérés. Tout cela finissait par les fatiguer, et elles quittaient mon séminaire comme elles abandonnaient leurs amants, avec une moue discrète. Je ne m'en formalisais plus depuis longtemps. L'École des Hautes Études était ouverte à tous et elle accueillait, outre de véritables étudiants, les clochards du quartier et quelques âmes errantes de Passy. Nous le savions si bien, mes collègues et moi-même, que nous commencions souvent l'année par des conférences très austères, voire carrément ennuyeuses, histoire de décourager les parasites. Pour ma part, j'avais entamé mon cycle sur la pensée mathématique avec une série de leçons sur les paradoxes induits par les nombres transfinis, leçons parfaitement inutiles et tout à fait absconses. Mais elle

était restée. Toujours à la même place, au premier rang. Avec ses yeux.

Et avec son paquet de cigarettes posé sur la table, devant elle. Des Gauloises filtre. Depuis les nouvelles lois interdisant le tabagisme dans les lieux publics, les fumeurs, qui souffraient déjà de leur vice névrotique, étaient maintenant la proie d'une obsession lancinante : trouver le bon endroit, au bon moment, pour pouvoir en allumer une sans se faire traîner devant les tribunaux. Bien entendu, dans l'angoisse de laisser passer une occasion propice, ils sortaient leurs paquets avec fébrilité chaque fois que c'était permis, et ils fumaient deux fois plus qu'avant la prohibition. Je n'échappais pas à cette maladie infantile et, dès que j'avais terminé ma prestation, je me précipitais dans la cour intérieure en tâtant les poches de ma veste pour vérifier que se trouvaient bien le paquet d'un côté, et le briquet de l'autre. Je ne pouvais pas fumer dans la pièce qui me servait vaguement de bureau, du fait qu'une secrétaire hargneuse, asthmatique et procédurière y avait pris ses quartiers. Ils avaient dû l'importer directement des États-Unis. Alors, même par grands froids, je m'asseyais sur les marches en pierre et j'aspirais ma première bouffée avec un plaisir teinté d'amertume.

C'était là, bien sûr, qu'elle avait fini par me retrouver. Le soleil avait disparu derrière les bâtiments

et, sans doute parce qu'elle frissonnait, elle s'était serrée contre moi en s'asseyant.

- Ce n'est pas très original, mais je vais vous demander du feu.

J'avais eu deux longues heures pour repérer le briquet qu'elle avait enfilé dans son paquet de Gauloises, mais je lui avais tendu le mien sans faire de commentaires.

- Est-ce que c'est bientôt fini, le transfini ?

- Oui, avais-je dit en riant. La semaine prochaine on attaque les choses dans le bon ordre.

- En commençant par la métaphysique, alors ?

- Exactement ! Vous en savez, des choses !

- J'ai une maîtrise de lettres classiques. Mais je ne m'en sers pas. Je suis une femme mariée, qui ne travaille pas.

J'avais médité toutes ces informations en fumant lentement une deuxième cigarette. Je sentais qu'elle avait le visage tourné vers moi, mais j'avais continué à regarder mes chaussures.

- Pourquoi venez-vous à mon séminaire ?

- Parce que j'ai entendu parler de vous.

Dites à un intellectuel qu'il est célèbre et vous lui donnez une joie d'enfant. Il faut le comprendre aussi : rester dans un anonymat humiliant, parfois misérable, alors que des analphabètes gagnent des fortunes

insultantes et suscitent l'adoration des foules en lançant un ballon dans un panier, tout cela peut rendre Socrate un peu morose. Même Socrate, j'insiste. Alors moi, bien sûr, j'avais ressenti ce soir-là une dilatation de l'ego qui m'avait légèrement soulevé au-dessus du sol.

- Il faut quand même que je vous avoue que je n'ai lu aucun de vos romans. Même pas le dernier, dont on a un peu parlé dans la presse.

Ah bon ! Brutale contraction de l'ego et douloureuses retrouvailles avec le sol. La pierre était froide sous nos fesses et c'était sans doute pour cela qu'elle s'était levée en s'étirant.

- Il n'empêche, ajouta-t-elle doucement. C'est un peu bizarre qu'un mathématicien écrive des romans.

- C'est parce que j'en avais assez de rester méconnu. Je voulais passer à la télévision, comme tout le monde.

- Je ne vous crois pas. Au revoir.

- Vous avez toujours mon briquet.

- Prise de guerre. Il fallait me donner du feu comme un vrai gentleman. En le gardant dans votre main et en protégeant la flamme.

Elle m'avait fait un sourire rapide et puis elle était partie en traversant la cour. C'était en la regardant marcher que j'avais ressenti pour la première fois ce vide dans le ventre. Un vide que je m'étais empressé

d'oublier. Mais, deux jours après, elle m'avait rendu mon briquet en me rejoignant sur la même marche.

- Je rends toujours ce que je prends. Et puis je fais des cadeaux aussi.

Elle tenait à la main un paquet de la marque que je fumais. Elle l'avait ouvert soigneusement, comme je fais d'habitude, en déchirant le papier argenté selon le petit carré délimité par les bords et la bande bleue qui portait une sorte de blason. Elle avait des mains émouvantes, qui gardaient des traces d'enfance dans la forme des doigts. Elle avait allumé une cigarette et me l'avait glissée entre les lèvres.

- Je suis certaine que vous fumez beaucoup. C'est étonnant que vous ayez une aussi belle voix.

Et elle avait de nouveau traversé la cour pour me quitter. La troisième fois, elle m'avait fait attendre. Pendant toute la durée de ma leçon elle m'avait fixé avec plus d'intensité que d'habitude, sans prendre aucune note. Ce jour-là elle portait un chignon, et j'avais été un peu troublé par la naissance de son cou pendant que je faisais une lecture critique des Prolégomènes. J'avais été encore plus troublé de la voir quitter l'amphithéâtre à pas pressés, sans me jeter un regard. J'étais aller fumer ma cigarette en me disant qu'au moins j'avais toujours mon briquet.

Et puis elle était arrivée, mais en venant de l'autre côté de la cour. Elle avait fait le tour du bâtiment pour parcourir tout cet espace en se dirigeant vers moi, pour que j'aie le temps de la regarder. Il y avait un peu de brume, et le soir tombait, mais je la voyais très bien, je voyais sa démarche où se mêlaient la décision et l'inquiétude. Elle n'était pas consciente de l'élégance qui se dégageait de son corps, c'était sans doute cela qui lui donnait ce charme particulier. J'étais assis sur ma marche habituelle et elle s'était accroupie entre mes jambes en posant ses mains sur mes genoux. Je n'avais pas bougé, j'attendais ce qu'elle allait me dire.

- J'ai un problème.

En remarquant la souplesse avec laquelle elle s'était accroupie je m'étais brusquement rendu compte de sa jeunesse. Étrangement, je n'y avais pas pensé avant. J'étais beaucoup plus vieux qu'elle, je n'aurais pas pu ployer les genoux, comme ça, sans qu'on entende des craquements inquiétants, et après il aurait fallu une grue pour me relever. Aussi, j'avais eu un accès de tristesse tandis qu'elle répétait son étrange déclaration.

- J'ai un problème.

- Nous avons un problème tous les deux.

J'avais murmuré cela en mettant ma main sur la sienne. Alors elle l'avait saisie pour la garder contre sa joue avant d'en embrasser la paume et de la lécher à

petits coups de langue. Elle ne me regardait plus, elle scrutait les lignes sur ma peau, des lignes que l'âge commençait à creuser, et puis elle suivait leur fuite avec ses lèvres.

- Je ne peux pas vous donner mon numéro de téléphone. À cause de mon mari.

J'avais peur qu'on nous surprenne dans cette position, et je m'étais relevé en l'entraînant avec moi. Elle s'était détournée pour chercher dans son sac un carnet qu'elle avait soigneusement ouvert à la bonne page avant de me le tendre. Il y avait déjà mon nom écrit, juste devant l'espace libre où ne manquaient plus que mon adresse et mon téléphone. Elle avait tout prévu et j'avais inscrit mes coordonnées avec la même nécessité qu'on aboutit à la conclusion d'une démonstration.

Elle m'avait appelé tard dans la soirée du lendemain, alors que je venais de m'endormir. L'appareil était à côté de mon lit et la sonnerie m'avait atteint de plein fouet, un coup de lanière au milieu de la tête.

- J'ai envie de vous.

Elle avait parlé pendant deux heures. J'aimais sa voix, et surtout son rire quand elle me disait qu'elle était sûre que j'avais peur de ce qui allait arriver, mais que je ne devais pas avoir peur, qu'elle savait depuis toujours

qu'elle me rencontrerait, que tout avait déjà la clarté de l'évidence.

- Je viens vous voir dimanche, vers midi. Vous me ferez l'amour.

Et donc, elle avait ce bouquet de fleurs en arrivant. Des fleurs que j'ai fini par disposer maladroitement dans une carafe d'eau avant de l'entraîner dans le séjour.

- À table !

- Ah non ! Je ne suis pas venue ici pour manger !

Ah si ! Je m'étais donné la peine d'aller chez un traiteur et d'y acquérir des mets somptueux à un prix exorbitant. Et puis je ne sautais jamais un repas. Passé une certaine heure, je commençais à gronder comme un fauve si je ne mangeais pas. Il fallait que je dévore et que je boive, comme les héros de Rabelais, à cette différence près que je restais désespérément maigre, quasiment filiforme. Ce handicap obstiné, cette incapacité à prendre un peu d'épaisseur m'avait détourné du sport et condamné à brader ma jeunesse dans des études interminables pour habiter, sans ridicule, ce corps d'intellectuel. Au demeurant, je connaissais le destin qui m'attendait : celui d'un vieillard long et sec, guettant l'ouverture des restaurants pour dîner seul dans une salle encore déserte, finissant son café quand les autres en seraient juste à l'apéritif. Ce contraste entre cette fringale inépuisable et ma silhouette d'anorexique étonnait

toujours le monde mais je n'en avais cure, et je continuais à dévorer.

- Moi je déjeune, ai-je dit avec fermeté.

Au début elle m'a regardé manger avec un air exaspéré et puis elle a pris une moitié de langouste qu'elle a entourée de mayonnaise. Elle m'a rattrapé pendant que j'allais chercher la suite dans la cuisine et elle a attaqué le poulet en gelée avec une hâte qui m'a causé une légère angoisse : il n'y avait que deux morceaux et je me suis dépêché de me servir à mon tour. En revanche elle a refusé le vin que je versais dans son verre en plantant ses yeux dans les miens.

- Je ne bois jamais.

Soit. Cela me poserait des problèmes au restaurant car j'avais horreur de commander des demi-bouteilles mais j'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre de sa sobriété, les femmes alcooliques devenant aussi fréquentes que les mères indignes. Elle a fumé une cigarette pendant que je préparais le café, un café que nous n'avons pas eu le temps de boire parce qu'elle m'a saisi par la main en se levant brusquement.

- Montrez-moi votre chambre.

Elle s'est déshabillée au pied du lit, sans plier ses vêtements, à l'inverse de certaines femmes qui préparent leur désir comme on range du linge. Elle s'est approchée de moi et elle a déboutonné ma chemise.

- Prenez-moi, s'il vous plaît.

J'allais lui expliquer que les hommes et les femmes ne pourraient jamais se comprendre, qu'ils étaient nés sous le signe de leur différence et qu'ils resteraient toujours séparés par cette étrangeté agaçante autant qu'irréductible. Que l'amour est une tentative baroque et puérile pour combler ce fossé, et que c'est justement l'infinie répétition de son échec qui lui donne le sentiment d'éternité. Je savais tout cela, comme je savais que le désir procédait de la même illusion. J'allais le lui expliquer, tranquillement, et revenir dans mon âge, cet âge où l'on ne cherche plus à fuir une solitude irrémédiable.

- Prenez-moi maintenant. Je vous en prie.

Ce n'était pas très raisonnable de continuer à l'embrasser pendant qu'elle s'affairait sur la ceinture de mon pantalon. De toute façon, cela ne pouvait aboutir, mon corps était resté trop longtemps dans l'indifférence et il ne saurait plus répondre à cette urgence. Il valait mieux tout arrêter. J'ai voulu le lui dire mais je n'ai pas pu parce que j'étais en train de lui mordre l'épaule pour avoir le goût de sa peau. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je ne voudrais plus jamais desserrer les dents.

Il y a un arbre juste devant la fenêtre de ma chambre et l'ombre étirée de ses branches nous a avertis

de l'heure avant le coucher du soleil. Elle s'est allongée en travers du lit en posant sa tête sur mon ventre et m'a demandé une cigarette. Cela faisait des heures que nous n'avions pas fumé, ce qui prouve, encore une fois, que la luxure est une vertu qui nous éloigne de bien des vices. Je le lui ai dit en posant le cendrier sur le lit, à côté de sa hanche droite, pour qu'elle puisse secouer sa cendre sans se soulever. Elle a souri en expirant la fumée, et puis elle s'est tournée vers moi.

- J'ai deux choses à vous dire. La première est que je vous aime. Je vous aime depuis toujours. J'ai dû vous aimer avant ma naissance et je vous aimerai certainement après ma mort.

Elle s'est relevée d'un seul coup de reins, avec la souplesse de son âge, et elle s'est habillée lentement, comme si elle voulait caresser son corps. Je n'ai pas bougé, je suis resté sur le lit, même quand elle est allée dans la salle de bains pour refaire son chignon. Je n'ai réagi que lorsqu'elle est revenue s'asseoir à côté de moi pour m'embrasser légèrement sur la joue.

- Vous aviez une deuxième chose à me dire.

- Oui, murmura-t-elle. Adieu.

J'ai entendu la porte quand elle est partie. Elle a dû essayer de la fermer doucement pour ne pas briser le silence qu'elle laissait derrière elle, mais on est obligé de la claquer et de faire un bruit définitif. Un bruit net et

parfait. D'ailleurs tout était parfait. J'adorais les histoires d'amour qui se terminaient dans le temps même où elles commençaient. C'était absolument parfait. Je pouvais enfiler mon peignoir et me remettre à mon clavier. Non, d'abord j'allais réchauffer le café oublié depuis le début de l'après-midi, parce que j'avais un vide au milieu du ventre. Ce devait être une petite faim. En me brûlant les lèvres sur le bord de la tasse j'effacerais le goût de sa peau, et ensuite, avec une cigarette, voire deux, voire le paquet entier, je reprendrais mon premier chapitre là où je l'avais laissé.

Au lieu de ça, j'ai écouté de la musique en regardant par la fenêtre. Du Bach, pour bien faire. En voilà un qui avait fait vingt enfants, qui avait épuisé trois femmes sous lui, et que ce priapisme n'avait pas empêché de composer. Il faisait nuit quand je me suis arraché de la fenêtre et que j'ai commencé à traîner du côté de la porte d'entrée, comme si elle pouvait être derrière, comme si cela ne faisait pas des heures que je fumais sans écrire. Je voulais juste lui dire que j'avais encore le souvenir de sa peau au bout de mes doigts, au bord de mes lèvres. Simplement cela. Je ne lui aurais pas avoué que j'avais mal au ventre, que j'avais faim mais que je ne pouvais rien avaler. Je ne lui aurais pas demandé pourquoi elle m'aimait depuis toujours. J'aurais seulement planté mes dents dans son épaule

pour retrouver un goût qui me manquait depuis la fin de l'après-midi. Depuis très longtemps, en fait, depuis le néolithique, depuis les temps immémoriaux où je m'enfonçais en elle en lui mordant la nuque.

J'ai essayé de me raisonner dans le couloir. Je me suis appuyé contre le mur et, la joue contre la tapisserie, je me suis répété que ce n'était qu'une femme. Et puis, au moment où je commençais à griffer le papier, on a frappé à la porte. Je le savais, j'en étais sûr. C'était elle et j'allais la prendre encore, comme à l'âge de pierre, comme un animal.

- J'ai oublié mes clefs !

C'était ma sœur qui rentrait après son week-end de garde à l'hôpital. Elle me considéra avec un air étonné.

- Qu'est-ce que tu as ? J'ai cru que tu m'attendais derrière la porte !

- Pas du tout, je pensais à mon livre.

Elle savait que j'avais besoin de marcher en écrivant et elle n'insista pas. Nous vivions ensemble depuis plus de vingt ans. Un heureux hasard avait voulu que nos parents disparaissent dans un accident d'avion alors qu'elle se trouvait seule dans une chambre d'hôtel, enceinte de six mois, abandonnée par un géniteur dont on n'a jamais rien su, tandis que je vivais la fin pénible d'un mariage que la vie avait insulté. Tout naturellement nous nous étions installés ensemble dans l'appartement

familial, au-dessus de la librairie. Pour une fois, en mourant au bon moment, mon père et ma mère avaient fait quelque chose pour nous. Car, pour le reste, ils nous avaient empoisonné l'enfance et l'adolescence avec une constance remarquable. Et dans une complicité impitoyable. Jamais il n'y en eut un pour arrêter l'autre, jamais une dissonance n'avait altéré un seul instant la niaiserie de leur duo parental. Unis dans la vie comme dans la mort, soudés par la bêtise et la mesquinerie, ils n'avaient pas laissé s'installer entre eux la plus petite déchirure, ne serait-ce qu'une fêlure par laquelle nous, les enfants d'imbéciles, nous aurions pu entrevoir le ciel. Non, ils étaient toujours ensemble, comme dans le magasin où ils vendaient des chapelets, des médailles de sainte Thérèse et des vierges de Lourdes. Ils parlaient d'une seule voix, pour rendre la monnaie autant que pour nous assener des poncifs en rafales, énoncer des lieux communs fleurant toujours la sacristie, égrener le rosaire de leur savoir-vivre issu de la frayeur du qu'en-dira-t-on. Avec eux, les plaisirs étaient si petits que vivre devenait accablant. Leur seule originalité avait été leur fin inattendue : ils s'étaient abîmés dans le Pacifique au lieu de se noyer dans l'eau bénite.

- Tu as mangé ?

- Non, je t'attendais.

La tendresse se nourrit de ces petits mensonges qui témoignent silencieusement du souci de l'autre. Ma sœur et moi, nous ne nous étions presque jamais disputés. Quand nous étions petits, elle m'adorait à cause du regard que je lui lançais par-dessus le torrent des inepties parentales, pour la consoler, pour lui faire comprendre qu'elle n'était pas seule et qu'il y avait d'autres enfants d'abrutis qui souffraient comme nous. Plus tard, j'ai élevé son fils avec elle et nous avons eu toutes ces nuits, autour d'un biberon, pour évoquer notre destin commun et nous étonner ensemble d'avoir survécu à cet océan de médiocrité. Par quel mystère étions-nous devenus autres ? Sans doute par la grâce du dégoût. J'ai encore le souvenir de ma mère frappant à la porte des toilettes et murmurant d'une voix mauve qu'il ne fallait pas rester aussi longtemps, que c'était malsain. Malsain ! Comment, après cela, ne pas sombrer dans une constipation hargneuse, une dyspepsie existentielle ? Je l'ai aidée à enlever son manteau.

- Tu as l'air de mauvaise humeur ?

- Non, je suis triste. J'ai mis au monde un enfant anormal, ce matin. Tu sais, ajouta-t-elle, il faut le prendre dans ses bras en tournant le dos au père qui attend avec un appareil photo. Il faut s'enfuir dans la salle de soins avec le bébé. Mais après, forcément, tu es obligée de leur parler.

En vendant la librairie, cette pieuse officine, nous avons pu nous offrir un peu de temps. Pendant que je terminais calmement ma thèse, elle avait suivi une formation de sage-femme. Son choix m'avait d'abord étonné jusqu'à ce que je comprenne qu'elle avait voulu retrouver l'enfance à son origine, avant que les parents ne l'abîment.

- Où est ton neveu ? demanda-t-elle soudain. Il est déjà couché ?

- Ton fils a disparu tout le week-end. Je ne sais pas où il est, je ne sais pas quand il doit rentrer.

Elle a froncé les sourcils, mais elle était trop fatiguée pour se mettre en colère. Je lui ai servi un verre de vin en souriant.

- Il a vingt-deux ans, je te le rappelle.

- Je sais, soupira-t-elle. Tu crois qu'il est amoureux ?

- Non, je ne crois pas. Il en aurait parlé. À mon avis, c'est pire.

- Que veux-tu dire ?

- J'ai l'impression qu'il a été choisi par une femme. Ce n'est jamais lui qui téléphone, il ne fait que répondre.

- Et alors ?

- Alors, il ne sait pas dire non, apparemment. Il sort quand on l'appelle !

Nous étions dans la cuisine et j'ai remarqué qu'elle nettoyait la vaisselle du déjeuner sans poser de questions. Il y avait pourtant des carcasses de langouste et la trace évidente d'un repas pour deux personnes. Le charme de notre vie commune était aussi dans cette discrétion qui supposait beaucoup d'intelligence et de maîtrise de soi. La réserve est une vertu difficile, elle est contrariée par le désir, elle est bafouée par les passions. C'est dire qu'on ne la rencontrera pas dans un couple, fût-il le plus attaché à l'élégance. En vivant avec ma sœur, je m'étais donné les moyens d'échapper à la vulgarité qui menace toujours les sentiments lorsqu'ils s'éprennent aussi des corps. Au demeurant, nous n'avions fait qu'imiter le modèle suivi par certaines tribus primitives avant que les missionnaires ne les convainquent de la sainteté du mariage.

- Je crois que tu te fais des soucis inutiles, pour mon fils. S'il n'a pas besoin de courir après les femmes, du fait que ce sont elles qui courent après lui, moi je trouve ça plutôt bien !

- Je me méfie des femmes d'aujourd'hui. Elles sont d'une audace incroyable !

- Tu dis ça parce que tu es un excédé sexuel. Du moins jusqu'à aujourd'hui, ajouta-t-elle avec un petit sourire. Tu devrais descendre la poubelle maintenant, les coquilles des langoustes commencent à sentir mauvais.

La descente puis la remontée des cinq étages m'ont permis de masquer mon trouble avant de passer à table. Elle avait fait réchauffer le bœuf bourguignon que nous avions préparé la veille, selon une recette que nous affinions constamment. En fait, on enlevait progressivement tout ce qui ne nous paraissait pas essentiel, tout ce qui dérangeait les saveurs, le lard par exemple, parce qu'il était toujours trop salé. Et puis on essayait. Cette fois nous avons acheté les morceaux de viande en les choisissant avec soin, et ils étaient tellement gélatineux qu'il n'avait pas été nécessaire de lier la sauce, cela s'était fait tout seul, surtout à la deuxième cuisson.

- Je crois que nous avons trouvé les justes mesures, dis-je en me resservant. Il faut dire que j'ai fait très fort sur la marinade. Le vin était excellent ! Tellement que j'ai failli le boire au lieu de le verser sur la viande !

- Un homme qui sait résister aux tentations de la chair ne peut être foncièrement mauvais. Je suis assez fière de toi, bien que tu sois issu d'une famille misérable !

- Cette basse flatterie ne me coupera pas l'appétit. Je vais éponger le fond du plat avec ton pain, si tu le veux bien.

Il y avait, sur la table, une lampe à abat-jour qui diffusait une lumière paisible. De ma chambre nous

parvenait L'Art de la fugue que j'avais laissé en boucle, et c'était l'un des derniers passages, quand le thème est repris par des trombones somptueux.

- À ta santé, me dit ma sœur en souriant. Sans toi, j'aurais eu la triste vie d'une fille mère.

- À ta santé. Sans toi, j'aurais été pris dans les rets d'une maîtresse possessive.

À ce moment le téléphone s'est mis à sonner. Au lieu de répondre sur l'appareil du séjour, je me suis précipité dans ma chambre pour avoir la communication. J'avais tort de courir comme ça, je le sentais bien. Je me suis pris les pieds dans les draps qui traînaient par terre et j'ai évité de peu le coin de mon bureau en m'étalant sur la moquette. C'est sans doute pour cela que j'ai eu tant de mal à comprendre, au début. Il s'agissait d'un télégramme. De nos jours on ne vous livre plus cela sur un papier bleu angoissant et mystérieux. On vous téléphone bêtement, même si vous êtes sur liste rouge. Et un préposé goguenard vous lit à haute voix les mots secrets dont l'urgence avait secoué quelqu'un, dans la nuit. Celui-là me répétait, sur un ton excédé, que j'avais mal et que j'écrivais.

- Je ne comprends rien ! balbutiai-je.

- Vous avez mal, point d'interrogation, alors écrivez. C'est pourtant simple, non ?

Sans doute. J'ai arrêté Bach, j'ai arrêté cette fugue qui ne savait pas finir, et je suis revenu dans le salon.

- Il y a un problème ? demanda ma sœur.

- Non, c'était une erreur. Je vais écrire, maintenant.